

PIERRE FAVIER

DIX JOURS EN MAI

ÉDITIONS DU SEUIL
25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Patrick Rotman

ISBN 978-2-02-104986-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Ange et Rose

Avant-propos

Il y a trente ans, le 10 mai 1981, François Mitterrand était élu président de la République. Quatrième président de la V^e République, premier président de gauche, Mitterrand provoquait ainsi la première alternance politique depuis 1958.

Ce fut sans doute l'un des événements politiques majeurs de la seconde moitié du xx^e siècle en France. La presse nationale et internationale lui accorda une place considérable. Des dizaines d'ouvrages lui ont été consacrés. Certains ont pris la forme de portraits ou de biographies de François Mitterrand, d'autres ont donné lieu à des récits du long parcours qui l'a conduit à l'Élysée. D'autres encore ont traité d'une période particulière de ses deux mandats présidentiels ou de tel ou tel aspect de son action à la tête de l'État. Le dimanche 10 mai 1981, en particulier, a donné lieu à divers récits détaillés. Quelques-uns de ces travaux, enfin, se sont attachés à raconter, analyser et juger le déroulement du double septennat mitterrandien.

En revanche, les journées allant de la victoire de François Mitterrand, le 10 mai, à sa prise de fonction à l'Élysée, le 21 mai 1981, n'ont guère été relatées. Pourtant, ces dix journées d'ultime préparation au pouvoir méritent que l'on s'y arrête. À la différence des États-Unis où l'interrègne dure deux mois, de novembre à janvier, le temps allant de l'élection à la prise de fonction est beaucoup plus resserré en France. D'où une activité politiquement intense – mais peu visible – dans le camp du vainqueur.

Nombre de décisions politiques – et d'abord la formation du premier gouvernement de Pierre Mauroy – sont prises par

François Mitterrand durant cette décade. Les législatives, qui seront convoquées pour le mois de juin et dont le résultat commandera les marges de manœuvre du nouveau pouvoir, sont également au centre des préoccupations du leader socialiste. Peu explorées jusqu'ici, ces journées vont donner la coloration des premiers mois de la présidence Mitterrand et du pouvoir socialiste.

Pendant près de trente ans, j'ai été journaliste politique à l'Agence France-Presse. Le 10 mai 1981, j'étais à Château-Chinon comme reporter de l'AFP. Et, durant les deux septennats de Mitterrand, j'ai « couvert » les activités de l'Élysée. De cette expérience, et de cette longue proximité, ont été tirés les quatre volumes de *La Décennie Mitterrand*, rédigés avec Michel Martin-Roland et parus aux Éditions du Seuil entre 1990 et 1998.

Pour l'écriture de ce livre j'ai naturellement fait appel à mes propres souvenirs de journaliste, à mes notes personnelles. J'ai relu la presse de l'époque et me suis penché sur de nombreux ouvrages. J'ai aussi interrogé une trentaine de personnalités, acteurs et témoins de ces événements, ou proches de François Mitterrand, qui ont grandement enrichi mon récit. Ici je veux vivement les remercier.

Pierre Favier
Paris, Althen-des-Paluds
Mars 2011

Prologue

« En ce jour où je prends possession de la plus haute charge, je pense à ces millions de femmes et d'hommes, ferment de notre peuple, qui, deux siècles durant, dans la paix et dans la guerre, par le travail et par le sang, ont façonné l'histoire de France sans y avoir accès autrement que par de brèves et glorieuses fractures de notre société. »

Il est 11 h 15, ce 21 mai 1981, lorsque François Mitterrand prononce son premier discours de président de la République.

Contenue, l'émotion est à peine visible. Sous les lustres de cristal de l'immense salle des fêtes du palais de l'Élysée, devant un parterre de responsables d'État, de hauts fonctionnaires, de dirigeants socialistes, de proches collaborateurs et d'amis, le premier président socialiste de la V^e République accomplit l'acte qu'il attendait depuis près de vingt ans : accéder à la plus haute marche du pouvoir.

Battu en 1965 par Charles de Gaulle, vaincu par Valéry Giscard d'Estaing en 1974, le leader de la gauche a emporté la victoire le 10 mai 1981 face au président sortant.

Ainsi, celui qui, deux décennies durant, s'est inlassablement battu pour s'imposer comme chef de l'opposition fait son entrée à l'Élysée et se hisse à la plus haute fonction.

Celui qui, dès 1958, avait choisi de combattre les institutions de la V^e République et de dénoncer le « pouvoir personnel » du général de Gaulle revêt aisément ce jour-là les habits de chef de l'État.

Avec bonheur même.

Ce 21 mai consacre l'aboutissement de son long parcours politique.

François Mitterrand goûte enfin la joie et la fierté de la victoire. Il a touché au but et vit ce moment comme l'accomplissement d'un destin.

«Au terme de vingt-trois années d'un pouvoir exercé sans partage par Charles de Gaulle, Georges Pompidou et Valéry Giscard d'Estaing, la magistrature suprême échoit à un socialiste», écrit alors Raymond Barillon dans *Le Monde*. En effet, pour la première fois depuis 1958, la V^e République connaît l'alternance politique : un président de gauche, le chef des socialistes, entre à l'Élysée.

La solennité du lieu n'empêche pas le nouveau président de savourer ces minutes intenses. Les ors de l'Élysée ne l'impressionnent plus, lui qui a été onze fois ministre sous la IV^e République.

Pour cet homme que la politique habite autant que l'Histoire et la littérature, ce jeudi 21 mai 1981 est un jour de revanche. Une revanche éclatante sur le sort, qui lui a souvent été hostile, et sur tous ceux – amis ou adversaires – qui l'ont maintes fois déclaré fini, rejeté et même écarté à jamais, considérant que son heure était passée, que son âge et son « archaïsme » le condamnaient à disparaître de la scène politique... Une revanche aussi au regard des déconvenues et des échecs, des défaites électorales, des moments de doute et même de discrédit après les affaires dites « des fuites » ou « de l'Observatoire » à la fin des années 1950...

Car ce long parcours vers le pouvoir suprême n'a pas été un « chemin de roses » pour le leader socialiste. Déboires, batailles perdues, humiliations parfois... ont jalonné l'itinéraire politique de François Mitterrand. Sans jamais l'abattre. Chaque fois, il est reparti au combat. Avec une volonté et un acharnement hors du commun, porté par une ambition également hors normes.

En saluant les invités disposés en demi-cercle dans ce grand salon de l'Élysée, le vainqueur du 10 mai éprouve une sorte

de jouissance discrète. Il goûte ces instants avec satisfaction car il ne peut s'empêcher de songer aux dix années d'action opiniâtre qu'il a menée pour défendre et imposer aux siens sa stratégie d'union de la gauche. Celle qui vient de lui donner la victoire. C'était sur ce choix stratégique que François Mitterrand avait gagné le congrès socialiste d'Épinay, en juin 1971. Sur les décombres d'une SFIO à bout de souffle, il avait fondé le nouveau Parti socialiste avec le projet de gouverner avec les communistes... Ainsi, le 10 mai 1981 consacre la démarche mitterrandienne de reconstruction et de rassemblement de la gauche.

Dix ans après Épinay, François Mitterrand a gagné son pari : il est élu président de la République. Les Français, les électeurs, lui ont donné raison sur ceux qui, dans son propre camp, à l'instar de Michel Rocard ou de Pierre Mendès France, s'opposaient à cette stratégie.

Au-delà de la pompe et des rituels quelque peu compassés de la République, ce qui frappe tous les témoins de cette cérémonie d'installation du nouveau président, c'est l'impressionnante maîtrise de soi de François Mitterrand. Certes, on sait qu'il en a vu d'autres tout au long de ses trente-cinq années de vie politique... mais là, enfin parvenu au sommet, l'émotion et la joie mêlées ne transparaissent guère.

Il faut dire que Mitterrand se préparait à ce jour et à ce moment depuis si longtemps... Et aussi que pendant la décade séparant son élection de son installation à l'Élysée, il avait eu le temps de s'armer psychologiquement et même émotionnellement pour traverser ce moment à nul autre pareil, celui où la victoire électorale se traduit concrètement par la prise du pouvoir.

Ce jeudi 21 mai François Mitterrand apparaît donc parfaitement maître de lui, de ses sentiments et de ses émotions. Il montre un sang-froid peu courant... Est-il déjà « en majesté », comme le dira Michel Jobert, ancien collaborateur

et ministre de Georges Pompidou, fraîchement rallié au leader socialiste ?

Onze jours plus tôt, le 10 mai, en fin d'après-midi à Château-Chinon, Mitterrand avait surpris tout le monde – jusqu'à ses plus proches – en affichant la même sérénité, le même calme, lorsqu'on lui avait annoncé sa victoire sur Valéry Giscard d'Estaing. Il s'était montré imperturbable.

Comme si « l'homme du 10 mai » se parait déjà de l'énigmatique masque du Sphinx...

Dimanche 10 mai 1981 :
le jour le plus long

Jour de pluie à Château-Chinon – L’annonce de la victoire – Danielle Mitterrand, un peu d’émotion – Déjeuner en famille à l’hôtel du Vieux-Morvan – Anne Pinget, dernières promenades – Les souvenirs de Mazarine, 6 ans – À Chanonat, chez Valéry Giscard d’Estaing, le cœur n’y est plus – Il n’y a pas eu de sursaut de la droite – Glavany et Mermaz s’essaient au discours de l’ élu – Chambre n° 8, le brouillon de la main de Mitterrand – Retour à Paris sous l’orage, *L’Internationale* dans la voiture – Émotion rue de Solférino – Réunion autour de Jospin, les notes précises de Jean-Marcel Bichat – Delors et l’arrivée des communistes – Jospin en direct à 20 h 30 – Deux semi-remorques pour la fête à la Bastille – Rocard : le goût amer de la victoire – Le PC fait bonne figure – Mitterrand rue de Solférino – Anne Pinget est venue – Pierre Mauroy se tient prêt.

« C’est mieux comme ça qu’autrement... » On vient de lui annoncer son élection à la présidence de la République, ce dimanche 10 mai en fin d’après-midi, et François Mitterrand ne bronche pas.

Comment est-il possible, s’étonnent les quelques témoins rassemblés dans la salle à manger de l’hôtel du Vieux-Morvan, à Château-Chinon, comment est-il possible de rester à ce point impassible à l’annonce d’une telle nouvelle ? Après ses deux échecs aux présidentielles de 1965 et de 1974, le leader de la gauche vient d’emporter la victoire dans son duel avec Valéry Giscard d’Estaing. Et il ne semble guère ému, et encore moins bouleversé, par l’événement.

« Il avait un sang-froid incroyable, hors du commun. Je me souviens qu’on attendait les résultats et que, plus on attendait,

plus il était calme.» Venue à Château-Chinon, Laurence Soudet¹, amie fidèle qui a participé à ses deux précédentes campagnes présidentielles, assure que cette attitude était une constante chez Mitterrand : « C'était le comportement, l'état d'esprit, qu'il adoptait à chaque élection. »

Certes ce résultat était attendu. La veille, les toutes dernières enquêtes d'opinion – non publiées – donnaient vainqueur le candidat de la gauche. Pour François Mitterrand, l'issue du scrutin ne faisait donc plus guère de doute et, d'évidence, il était préparé à la nouvelle. De là à afficher une sorte d'indifférence lorsqu'on lui a dit qu'il avait gagné...

18 h 30 n'ont pas encore sonné au carillon de cette auberge vieillotte – étape pour VRP au cœur du Morvan – lorsque la journaliste Danièle Molho, familière des socialistes et de Mitterrand, s'avance vers lui et lui annonce que les premières estimations de l'IFOP lui donnent 52 % des suffrages... et qu'il est donc élu président de la République. « Il n'a pas cillé », écrit-elle dans *Le Point*².

Le candidat de « la force tranquille » se montre tel qu'en lui-même. Parfaitement calme, serein. Il reprend aussitôt et paisiblement sa conversation avec un petit groupe d'amis sur le climat morvandiau. Descendu de sa chambre, où il a regardé le match de rugby Béziers-Lourdes, Mitterrand vient, une fois encore, de se lancer dans un exposé sur la pluviosité dans la région et aussi sur son combat pour imposer l'ardoise pour les toits de sa commune. Sa victoire à la présidentielle ne doit en rien troubler son propos rituel, quasi obsessionnel, sur la fréquence des pluies dans la Nièvre.

Dans les minutes qui suivent, le téléphone ne cesse de sonner au Vieux-Morvan. Jean et Ginette Chevrier, les propriétaires de l'auberge, ont du mal à passer le flot de communications sur l'unique poste, accroché au mur, derrière le comptoir, et,

1. Entretien avec l'auteur, 16 mars 2010.

2. *Le Point*, lundi 11 mai 1981.

dans la chambre 8, celle de François Mitterrand, où une ligne spéciale a été installée pour la circonstance.

Les appels se bousculent. Tous confirment la victoire. Tous veulent être les premiers à dire la nouvelle au vainqueur et à ceux qui sont avec lui à Château-Chinon.

Dans la petite chambre aux murs recouverts de papier à fleurs, Roger Hanin, le beau-frère, Jean Riboud, l'industriel et ami de longue date, et Jean Glavany, le jeune chef de cabinet, attendaient près du téléphone. Riboud venait à peine de décrocher avec l'IFOP, dont il était actionnaire, que la rue de Solférino appelait. Lionel Jospin était au bout du fil. Puis c'était le tour de Paul Quilès, le directeur de campagne de Mitterrand. Dans cet ordre ou l'ordre inverse... en moins de deux minutes les fourchettes des uns confirmaient les estimations des autres.

Plus de doute : Mitterrand est élu président de la République.

Glavany s'est précipité au rez-de-chaussée. Mitterrand y poursuivait sa conversation avec le journaliste Ivan Levaï et Anne Sinclair, son épouse d'alors. Il en était aux vertus comparées des résineux et des hêtres dans la forêt du Morvan... Ému, encore tremblant et hésitant à interrompre son patron, Glavany¹ a fini par lui murmurer à l'oreille : « Vous êtes élu. » « Je n'ai pas vu une ride bouger ni même l'expression d'une quelconque émotion ou la moindre manifestation de joie », se souvient Jean Glavany. « Ah bon, on va voir ça », a discrètement répondu Mitterrand avant de se diriger, en prenant son temps, vers le téléphone où l'attendait Lionel Jospin.

« Quelle histoire hein ! Quelle histoire ! » Jospin² a gardé le souvenir de ces quelques mots de Mitterrand et aussi du « calme extraordinaire, impressionnant même », du vainqueur. « Il était heureux et très calme. En tout cas il voulait paraître calme.

1. Entretien avec l'auteur, 23 mars 2010.

2. Entretien avec l'auteur, 15 juin 2010.

Il m'a dit qu'il nous rejoindrait beaucoup plus tard au siège du PS¹.»

Manifestement François Mitterrand était le moins ému de tous les amis, proches, militants et sympathisants présents dans la salle à manger ou rassemblés sous une pluie fine devant l'hôtel du Vieux-Morvan. Les applaudissements se mêlaient aux cris de joie, aux embrassades et aux larmes d'émotion et de bonheur partagés. Seul le président élu donnait l'impression d'être ailleurs. C'était sa manière – jusque dans ce moment paroxystique de son itinéraire politique – de montrer sa réserve, sa distance que l'on dit « naturelle », avec l'événement. Un événement qui paraissait se dérouler sans lui, alors qu'il en était l'acteur principal.

« Il était d'une gravité absolue [...] dans une posture de statue du Commandeur, comme s'il s'y attendait, ne manifestant rien », se rappelle Louis Mermaz². « Et brusquement nous avons eu le sentiment d'être coupés de lui. Sa sécurité semblait – mais était-ce une impression ? – s'être renforcée immédiatement. Mitterrand, avec qui nous étions quelques instants auparavant, avait pris ses distances », ajoute ce vieux et fidèle compagnon de Mitterrand. Les deux hommes s'étaient connus à l'UDSR dans les années 1950 et ont ensuite suivi le même itinéraire, passant par la Convention des institutions républicaines, la FGDS et le Parti socialiste³.

Danielle Mitterrand n'affichait pas le même détachement que son mari. Au contraire. Dans son petit tailleur bordeaux à col Claudette blanc elle était secouée de sanglots. Elle se souvient⁴ : « François était égal à lui-même, très maître de lui comme dans toutes les situations. » « Vers 18 h-18 h 30, il avait le sentiment

1. Lionel Jospin, *Lionel raconte Jospin*, Seuil, 2010.

2. Entretien avec l'auteur, 4 novembre 2010.

3. UDSR : Union démocrate et socialiste de la Résistance, créée en 1945 et présidée par François Mitterrand à partir de 1953 ; FGDS : Fédération de la gauche démocrate et socialiste, créée en 1965 par François Mitterrand.

4. Entretien avec l'auteur, 7 septembre 2010.

qu'il allait être élu, mais il est resté tranquille, comme d'habitude. Maître de ses émotions et de ses sentiments.»

«Le seul moment où j'ai senti un peu d'émotion, c'est lorsque son élection a vraiment été confirmée. Sûre. François est venu vers moi et m'a dit: "Mais qu'est-ce qui nous arrive, ma Danou..." C'est le seul moment où il a exprimé quelque chose.» «François n'était jamais dans la démonstration et encore moins dans l'exaltation... ce qui a fait dire à beaucoup de gens qui ne le connaissaient pas qu'il était indifférent à tout. Ce qui est totalement faux.»

Les proches se congratulaient, s'étreignaient, pleuraient et riaient. «On attendait ce jour depuis si longtemps... Mitterrand, président!» entendait-on à l'envi.

Les vieux amis étaient tous là : Irène Dayan, la veuve de Georges Dayan, l'ami de toujours, le confident, le plus proche d'entre les proches, décédé deux ans plus tôt; l'industriel et ami Jean Riboud, François de Grossouvre, l'élégant et fidèle hobereau venu de sa propriété de l'Allier, Roger Hanin, le beau-frère acteur, et son épouse Christine Gouze-Rénal, les socialistes Pierre Joxe et Louis Mermaz, toujours à ses côtés depuis la Convention des institutions républicaines dans les années 1960... Robert Mitterrand, le frère cadet, sans doute le plus proche de la nombreuse fratrie, celui qui avait suivi année après année le parcours politique de son frère... et aussi Marie-Claire Papegay, sa fidèle secrétaire, celle qui savait tout de son «président». Quant à l'ancien pilote de Formule 1, Guy Ligier, il était venu en voisin.

Tous avaient fait le voyage jusqu'à Château-Chinon pour vivre cette «journée historique» au côté de leur héros.

Ce dimanche 10 mai 1981, François Mitterrand était venu voter en famille comme il le faisait tous les dimanches d'élection depuis 1946, l'année de son implantation dans la Nièvre avec la bénédiction du radical Henri Queuille.

Maire de la petite sous-préfecture depuis 1959, il était arrivé en voiture peu avant 13 heures, conduit par son inséparable

chauffeur du Parti socialiste, Pierre Tourlier. Les journalistes français et étrangers, venus très nombreux de Paris, piétinaient depuis plus de deux heures sur les marches de la mairie dans l'espoir de filmer, photographier ou saisir une parole du leader socialiste... Les télévisions du monde entier étaient là : les Italiens, les Allemands, les Anglais avaient fait le déplacement, mais aussi les Américains de CBS, les Japonais de la NHK ou encore les Brésiliens d'O Globo...

L'ambiance n'était pas tout à fait celle des jours ordinaires d'élection. Elle était un peu tendue pour ne pas dire électrique. Comme si la nervosité des uns, l'impatience des autres étaient attisées par une sorte de pressentiment, proche de la certitude, que l'événement allait se produire ce jour-là, dans cette petite commune de Château-Chinon...

L'air était humide, le ciel couvert et mouillé. Une météo morvandelle, que Mitterrand avait maintes et maintes fois expliquée à tous ceux qui – invités ou journalistes – faisaient le voyage à Château-Chinon.

En ce dimanche qui aurait pu être printanier, le candidat socialiste – costume beige clair et chemise bleue – avait déposé son propre bulletin avant de voter avec procuration pour une électrice malade. Danielle Mitterrand avait voté à son tour puis, une seconde fois, mandatée par leur fils aîné Jean-Christophe. Puis était venu le tour de Roger Hanin et de son épouse, tous deux inscrits à Château-Chinon.

Quelques pas dans la bruine – tandis que photographes et cameramen se bouscuaient –, et la petite troupe s'était engouffrée dans l'auberge du Vieux-Morvan pour le déjeuner.

Les invités, une quinzaine, avaient patienté longtemps. Quelques-uns évoquaient leurs souvenirs des précédentes présidentielles, tandis que d'autres se livraient au petit jeu des pronostics...

Une fois leur « président » entré, les convives étaient aussitôt passés à table. « On ne parlera pas politique », avait prévenu Mitterrand... comme si pareil engagement pouvait être tenable ! Plusieurs témoins se souviennent que Roger Hanin,

toujours soucieux d'amuser son beau-frère, avait alors lancé la conversation sur un sujet plus léger portant sur les rondeurs comparées des poitrines de Brigitte Bardot et de l'actrice américaine Kim Novak¹... Trente ans plus tard, personne ne se rappelle les appréciations de François Mitterrand.

Au soir du premier tour, le 26 avril, le candidat socialiste avait commandé aux Chevrier, ses amis aubergistes, du foie gras et des champignons pour le déjeuner du second tour. Et, naturellement, son souhait avait été exaucé.

Ce dimanche 10 mai, Mitterrand et ses invités sont restés longtemps à table. Très longtemps. Une manière de tuer le temps et de venir à bout de cet interminable après-midi de grisaille et de brume.

Dehors la pluie fine continuait de tomber. Dans la grande salle de restaurant aux vitres embuées, les nombreux journalistes et tous ceux qui n'étaient pas du cercle des intimes... attendaient. Les heures n'en finissaient plus de s'étirer et la nervosité allait crescendo à l'approche des premières estimations. On buvait des cafés, on fumait et on commençait à téléphoner à Paris... à condition d'attendre son tour près du téléphone mural, car le « portable » n'existait pas.

François Mitterrand donnait le change ; il restait placide et s'était installé quelques minutes à une table pour feuilleter la presse locale. C'est là que, hermétique à l'agitation qui montait, il avait pris le temps de dédicacer un ou deux exemplaires de son dernier livre, *Ici et maintenant*², qui expliquait sa démarche et ses propositions de candidat. « Avec la cordiale pensée de François Mitterrand, Château-Chinon le 10 mai 1981 », avait-il sobrement écrit à l'encre bleue deux heures à peine avant d'apprendre sa victoire. Une dédicace des plus banales, identique à celles qu'il aurait pu délivrer un jour ordinaire. La fébrilité

1. Sophie Coignard, *Le jour où la France a basculé*, Robert Laffont, 1991.

2. *Ici et maintenant*, entretiens avec Guy Claisse, Fayard, 1980, et *Le Livre de Poche* n° 5528.

ambiante ne semblait pas le concerner. Feignant l'étonnement, il avait même invité ceux qui étaient autour de lui à rester calmes.

Puis il était remonté dans sa chambre pour téléphoner à Paris.

Anne Pinget¹ se souvient très bien de son appel, après 16 heures. «François m'a dit: "Je crois que ça va passer."» «Le désespoir m'envahit», a répondu la mère de Mazarine craignant sans doute que sa vie et celle de sa fille, que leur vie avec François Mitterrand, ne fût rognée par ses responsabilités de chef de l'État. Et par les contraintes liées à sa sécurité.

Cette relation amoureuse et la naissance de Mazarine Pinget, en 1974, étaient alors ignorées des Français en dehors d'un cercle très restreint d'intimes et de Danielle Mitterrand elle-même.

«Entre nous, c'était admis. J'étais au courant de son autre vie. Tout était clair entre nous... ce que les gens n'arrivent pas à comprendre», confie Danielle Mitterrand². «Nous étions mariés, nous avons eu des enfants et à un moment nos vies affectives ont bifurqué... Mais cela ne nous a pas empêchés de rester de solides amis, très proches l'un de l'autre, contrairement à ce qui a pu être dit, pensé ou écrit», ajoute-t-elle, parfaitement paisible. «Mais, concède Danielle Mitterrand, sa vie privée a néanmoins compliqué les choses après son élection dans la mesure où il ne tenait pas à ce que cela se sache.» «Vous savez, dans ce domaine il est plus difficile de mentir aux Français que de ne pas mentir à sa femme.»

Anne Pinget raconte ces jours avec la même sérénité. Elle évoque les jours et les semaines qui ont précédé la victoire de François Mitterrand. Et d'abord les moments passés avec Mazarine et son père. Ainsi, les longues promenades le long de l'Océan, à Hossegor, pendant le week-end de Pâques avec les Rousselet en avril 1981. Une semaine avant le premier tour de la présidentielle, le candidat socialiste était venu les rejoindre après un meeting à Pau le vendredi soir.

1. Entretien avec l'auteur, 11 juin 2010.

2. Entretien avec l'auteur, 7 septembre 2010.

Et aussi le premier week-end de mai, celui d'avant le second tour de la présidentielle, en Picardie chez Robert et Élisabeth Badinter, où Mazarine, qui n'avait guère plus de 6 ans, faisait du poney. Également très présent dans la mémoire d'Anne Pingeot, le face-à-face télévisé Giscard-Mitterrand, le mardi 5 mai, qu'elle avait regardé jusqu'au bout avec Mazarine sur les genoux. « Si papa est élu, est-ce qu'il s'appellera François d'Estaing? » avait demandé l'enfant dans les premiers jours d'avril.

Robert Badinter¹ se remémore aussi le jour de la victoire de Mitterrand. « Comme à chaque grande élection nationale, Élisabeth et moi avons réuni quelques amis à la maison pour un dîner froid à la cuisine. Vers 18 h 30, tandis que nous épluchions des pommes de terre avec Régis Debray pour préparer une salade, le téléphone a sonné. C'était notre ami Charles Salzmann, débordant de joie, qui m'a dit : "C'est fait, François Mitterrand est élu." » « Régis et moi nous sommes embrassés... Nous étions si heureux. » « Les amis arrivaient, tout le monde exultait, et nous avons fêté joyeusement la victoire autour d'une coupe de champagne... avant même de connaître les résultats officiels. » Badinter se souvient aussi de l'appel téléphonique de François Mitterrand un peu plus tard dans la soirée. « Il était très calme, égal à lui-même, avec cette voix légèrement teintée d'ironie qu'il avait toujours avec moi et cette réserve naturelle qu'on lui connaissait. Il n'était pas du tout exalté, il était comme d'habitude. » « Mitterrand envisageait de passer chez nous en rentrant de la Nièvre... mais il m'a rappelé un peu plus tard pour me dire que ce ne serait pas possible car il prévoyait d'arriver à Paris bien après minuit et de passer d'abord au PS rue de Solférino... Alors je suis allé danser à la Bastille, avec ma fille qui avait 15 ans. Il y avait une foule immense. C'était la fête, nous étions heureux. »

Ce 10 mai en début de soirée, la victoire de François Mitterrand sur le président sortant Valéry Giscard d'Estaing était

1. Entretien avec l'auteur, 10 juin 2010.

acquise. Les estimations et tendances concordantes de tous les instituts de sondage ne pouvaient plus être démenties par le dépouillement des bulletins qui se poursuivait à travers tout le territoire.

La joie explosait dans le camp du vainqueur, tandis que la consternation s'abattait sur celui du vaincu.

À Château-Chinon, quelques centaines de militants et de sympathisants étaient rassemblés sur la petite place, devant l'auberge du Vieux-Morvan. « Mitterrand président... Adieu Giscard » : applaudissements, cris de joie, larmes et embrassades exprimaient le bonheur d'une victoire si longtemps espérée. Tandis que sautaient quelques bouchons de champagne, François et Danielle Mitterrand s'avançaient sur la petite terrasse, au premier étage de ce « deux-étoiles » de campagne. Dans la nuit tombante, sous une pluie fine mêlée au brouillard, ils saluaient de la main, seulement éclairés par le halo des projecteurs des équipes de télévision. Les acclamations avaient alors redoublé.

À Chanonat, dans le Puy-de-Dôme, la pluie qui n'avait cessé de tomber tout au long de la journée ajoutait à l'ambiance lugubre autour du président sortant.

Valéry Giscard d'Estaing et son épouse, Anne-Aymone, n'étaient sortis de leur château de la Varvasse que le temps de se rendre à la messe dans le village voisin de Saint-Saturnin, puis d'aller voter, en fin de matinée, à la mairie de Chanonat. Mais le cœur n'y était pas. Après un bref bain de foule devant la mairie, le couple présidentiel était rentré à la Varvasse et y était resté comme cloîtré, loin des journalistes et des sympathisants. « Je mets mon espoir en Jésus-Christ » : la devise surmontant le lourd portail du château était on ne peut plus appropriée à l'atmosphère du moment. Peu avant 19 heures, Jean Lecanuet avait téléphoné à Giscard pour lui confirmer les « mauvaises nouvelles ».

Rue de Marignan, à son QG de campagne, les estimations donnant 48 % à VGE et 52 % à son adversaire socialiste s'accumulaient. Et c'est le président de l'UDF, le parti de Giscard, qui avait dû appeler Chanonat. Aussitôt après, un silence

rêve d'un troisième tour, 200. – Le pacte électoral UDF/RPR, 200. – Chirac a un moral de vainqueur, 201. – L'UDF de Lecanuet contrainte à l'union, 202. – L'homme Mitterrand, égal à lui-même, 203. – Mitterrand « président avant de l'être », 204. – S'installer dans la fonction, 205. – « C'est notre regard qui a changé », 207.

CHAPITRE HUITIÈME

Jeudi 21 mai 1981, le jour de gloire 209

9 h 30 à l'Élysée, 209. – Le récit de Valéry Giscard d'Estaing, 210. – Vingt-cinq ans plus tard, le ressentiment est toujours là, 211. – Le tête-à-tête des présidents, 212. – Pour Mitterrand, « une conversation urbaine », 212. – Anouar el-Sadate et les États-Unis veulent renverser Kadhafi, 213. – Un jeune condamné à mort, 213. – La sortie de VGE, à pied, sous les huées, 215. – Cinq cents invités dans la salle des fêtes de l'Élysée, 217. – Danielle Mitterrand émue, mais pas éblouie, 217. – Première allocution du président : Jean Jaurès, le Front populaire et la Libération, 219. – Le tour de l'immense salon, 220. – Les larmes de Mendès France, 221. – Michel Rocard plaide pour la dévaluation, 222. – Les premières nominations, 223. – « Mitterrand imperator » remonte les Champs-Élysées, 223. – La gerbe au Soldat inconnu, 224. – Mazarine sur les épaules de Charles Salzmann, 224. – Deux cents invités déjeunent à l'Élysée, 225. – Les écrivains et les compagnons, 225. – Seul Albert Cohen n'a pu venir, 226. – Visite au maire de la capitale, Jacques Chirac, 229. – Échanges courtois, 230. – La marche triomphale, une rose rouge à la main, 231. – Les artistes, les vieux amis, les politiques, les prix Nobel, 231. – Le silence du Panthéon, 232. – Perdu un instant dans la crypte, 232. – Impavide, sous la pluie, 234. – La foule enthousiaste, 234. – Jospin est arrivé trop tard, 235. – Attali sur la tombe de Léon Blum, 235. – « Couronnement » ou *remake* de Mai 68 ?, 236. – Mauroy est déjà au travail, 237. – Passation des pouvoirs à Matignon et première réunion pour sauver le franc, 238.

Épilogue 241

Remerciements 245

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2011. N° 102937 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE